

LA CHAISE VIDE

DE GRAHAM GREENE.

Introduction de François Gallix.

Ceci est le premier chapitre d'un roman policier inédit (1), écrit par Graham Greene à l'âge de 22 ans. Il n'est pas achevé, mais les cinq chapitres existants sont très représentatifs de l'écriture d'un des grands auteurs britanniques du XXe siècle, y compris son art du dialogue, ses comparaisons souvent humoristiquement inattendues, l'utilisation des procédés de retardement des meilleurs thrillers et la technique du montage cinématographique des différentes parties de ses histoires, sans oublier le froid détachement de l'ironie déjà apparente.

Greene a laissé un certain nombre de textes incomplets parfois oubliés dans ses tiroirs. Au sujet de « Across the Border », l'un de ses romans inachevés, écrit en 1936 et publié plus tard en 1947 par John Lehmann dans la collection « Penguin New Writing », l'auteur a écrit dans son introduction: « *L'autre jour, en fouillant dans un tiroir, j'ai découvert le manuscrit [d'un roman inachevé] et, en le lisant, les personnages, le décor et l'histoire à moitié racontée m'ont semblé avoir autant d'intérêt que bon nombre de mes textes qui ont été totalement habillés entre les deux pages cartonnées d'une couverture. Pourquoi ce livre-là n'aurait-il pas aussi sa chance d'être lu ?* » On pourrait certainement dire la même chose de « La Chaise vide » -le roman policier inachevé que j'ai découvert dans les archives de l'université d'Austin, au Texas.

Une très grande partie des manuscrits de Greene est au HRC (Humanities Research Center) à Austin. Il y a plus de cent boîtes de documents couvrant une surface de près de quinze mètres de long. La boîte n°12 contient un classeur (12.2) avec le manuscrit d'un texte sans titre. « La Chaise vide » est en réalité le titre du premier chapitre -peut-être un écho de la gravure du Graphic et de l'aquarelle de Sir Samuel Luke Fildes : « la Chaise vide de Charles Dickens devant son bureau, à sa mort en juin 1870 » (voir mon introduction au chapitre 2) Le manuscrit a été écrit sur un papier jaunissant qui dégage une légère odeur de moisi quand on le sort de son classeur. Au total, il comprend cinquante-six longues pages, comme celles d'un registre de comptes (soixante-dix pages quand elles sont transcrites). Le texte est en assez bonne condition, même si certaines pages sont tachées ou trouées. Il contient cinq chapitres intitulés « La Chaise vide », « L'inspecteur mène l'enquête », « Mr. Maybury mène l'enquête », « De Mortuis » et « Le Bilan ».

L'écriture de Greene s'est lentement détériorée avec l'âge, les lettres devenant de plus en plus petites et difficiles à lire. Le manuscrit de son introduction à « The Sign of Four », de Conan Doyle, écrite en 1963, par exemple, est peu lisible.

Dans ce manuscrit, elle reste assez lisible, même si une loupe a parfois été nécessaire pour déchiffrer certains des rajouts inclus par Greene au-dessus des lignes. Le texte a été transcrit avec

l'aide précieuse d'Anne-Rita Brivet-Rebeyrotte, doctorante à la Sorbonne qui a fait un travail de paléographie très efficace.

Toute sa vie, Greene eut l'habitude d'indiquer le nombre de mots qu'il avait écrits pendant une période de travail, souvent en bas de page. Ici, il nota 3250 mots pour le premier chapitre et 22.000 pour la totalité du manuscrit. Greene utilisait une sorte de sténographie personnelle. Il écrivait ainsi systématiquement 'its' pour « it is » et remplaçait 'and' par un alpha. Le patronyme de Mary, « Marlowe » dans le premier chapitre, comme le poète auteur dramatique assassiné du XVI^e siècle (et anticipant curieusement le Philip Marlowe de Raymond Chandler), perd son « e » dans les quatre suivants et devient « Marlow » comme dans les récits de Conrad. Dans le troisième chapitre, Greene inclut un mystérieux dessin représentant la moitié d'un morceau de papier ne montrant que l'intrigante lettre « e » au-dessus de ce qui ressemble à un cœur. Indice ou leurre, c'est au lecteur d'en décider. Il y a plusieurs rajouts et corrections. Certains passages ont été rayés - signe que le jeune auteur prenait bien soin de retarder l'information et de ne pas donner trop de détails révélateurs. C'est ainsi qu'au chapitre 2, au sujet d'une dague, arme du crime, Greene écrivit, puis raya : « [Collis] pensa qu'il l'avait déjà vue, mais où ? » (voir mon introduction au chapitre 2)

1926 :

Greene écrivit probablement « La Chaise vide » en 1926, à l'âge de 22 ans. C'est-à-dire après la publication par Basil Blackwell le 1^{er} mai 1925, de son volume de poèmes, « Babbling April », et avant celle de son premier roman « The Man Within » dont il avait commencé l'écriture en 1926, publié en 1929.

En novembre 1924, pendant qu'il était étu-

diant à Oxford, il avait terminé un roman qui avait été rejeté par trois éditeurs, « Antony Sant » : l'histoire d'un enfant noir né de deux parents blancs à cause d'un héritage génétique remontant à plusieurs générations. Il avait également écrit « The Episode », au sujet d'Espagnols, partisans de don Carlos réfugiés à Londres, dans le quartier de Leicester Square à l'époque victorienne. Greene ne trouva aucun éditeur pour ce roman.

1926 :

1926 fut une année cruciale pour Greene. En février, il concrétisa sa conversion en étant officiellement accueilli au sein de l'Église catholique. En mars, il entra au Times, pour une période d'essai en tant qu'éditeur-adjoint et, comme Norman Sherry le souligna, il prit alors la décision de devenir un auteur à succès. Il en résulta plusieurs textes commencés et non terminés. Ainsi, en juin 1926, il commença une histoire d'espionnage, « A Sense of Security » et un roman intitulé « Across the border » : histoire africaine commençant en Angleterre dans sa ville de naissance, à Berkhamsted. Ce roman incomplet fut finalement publié en 1947.

Il y avait aussi une histoire policière qu'il ne termina pas, « Fanatic Arabia » -titre qu'il avait emprunté à Charles Doughty. Malgré son titre, ce roman inachevé de Greene, se passe à Londres et dans les Midlands. Quant à « La Chaise vide », ce texte ne semble pas avoir été mentionné par Greene, ni dans sa correspondance, ni dans ses journaux intimes, ni d'ailleurs par aucun de ses biographes. Un certain nombre de parallèles révélateurs peuvent être faits entre ces deux romans de détection, en particulier dans la liste des personnages. Dans les deux cas, une jeune gouvernante, une jeune fille et un prêtre de la paroisse voisine réunis dans une demeure anglaise, mais dans

« Fanatic Arabia », c'est la gouvernante qui est la victime.

Greene et le genre des whodunnits :

Toute sa vie, Graham Greene resta fidèle à ses lectures d'enfance (Marjorie Bowen, Rider Haggard, Robert Louis Stevenson qui était un cousin éloigné, John Buchan et Walter Scott) et il rendit hommage à l'influence considérable qu'elles laissèrent sur toute son oeuvre. Il alla même jusqu'à écrire que les lectures de son enfance eurent plus d'influence sur sa vie que la religion. L'intérêt qu'il porta aux romans policiers commença très tôt. C'est en effet grâce à « Dixon Brett, Detective » -roman extrait des Aldine magazines publiés dans les années 20 qu'il apprit secrètement à lire, caché dans le grenier de son oncle dans le Cambridgeshire. A dix ans, en répondant à un questionnaire dans la Schoolhouse Gazette, il donna Dixon Brett comme étant son personnage de fiction préféré. Greene découvre Conan Doyle dès l'âge de dix ans et la série des Sherlock Holmes resta fixée dans sa mémoire pour toujours.

Greene avait l'habitude de diviser ses textes entre ceux, divertissants, qu'il appelait « entertainments » utilisant souvent la structure des romans policiers ou des thrillers, les premiers étant « Stamboul train » et « A Gun for Sale » ; et des ouvrages plus littéraires comme « The Power and the Glory », et « The Quiet American », qu'il considérait comme de purs « romans ». Mais il abandonna cette distinction quand ses livres furent republiés dans des « Collected Editions ». Il est certain que « The Empty Chair » est une histoire que Greene aurait classée comme faisant partie des divertissements.

Un des grands plaisirs de lire Greene vient très

certainement de ce qu'il transforme son lecteur en détective méfiant, à la recherche d'indices et essayant de ne pas être trompé par les leurres qui émaillent ses récits comme dans les meilleurs romans policiers, mais aussi comme dans les romans de l'un de ses inspirateurs, Joseph Conrad où les récits d'aventures pleins de rebondissements développent aussi, au second degré, des thèmes plus riches et complexes comme celui de la confrontation entre le bien et le mal.

A la fin de ce premier chapitre, tous les éléments du puzzle sont sur la table et le jeune Greene est prêt à jouer avec tous les codes et procédés du roman de détection britannique classique (un whodunnit). Tous les personnages ont été présentés. Ils sont assis autour de la table du petit-déjeuner dans une spacieuse demeure de la campagne anglaise. La chaise vide du titre est celle d'un invité que l'on découvre mort, sur son lit dans une chambre fermée à clef, une dague enfoncée dans le ventre. La police a été appelée. Une seule question subsiste : les lecteurs vont-ils savoir lire entre les indices pour découvrir qui a tué : whodunnit ?

BREVE BIBLIOGRAPHIE

- Atkins, John. *Graham Greene*. Calder and Boyars, 1957.
- Bergonzi, Bernard. « *A Study in Greene* ». O.U.P., 2006.
- Doyle, Arthur Conan. « *The Sign of Four* ». *The Sherlock Holmes Collected edition, with an introduction by Graham Greene (1974)*. London: Leopard, 1996 (7-10).
- Gallix, François. « *The Power and the Glory* ». « *Le Credo de Graham Greene* ». Ellipses, 2006.
- Gallix, François ed. *Graham Greene*. « *The Power and the Glory* ». « *The Sorbonne Conference and other Papers* ».

Cycnos, 2008.

- Greene, Graham. « *Across the Border* »
In New Writing, ed. John Lehmann (64-96).
Penguin Books, 1947.

- Greene, Graham. « *A Sort of Life* ».
The Bodley Head, 1971.

- Greene, Graham. *Ways of Escape*.
The Bodley Head, 1980.

- Greene, Graham. Doyle, Arthur Conan.
« *The Sign of Four* ». *The Sherlock Holmes
Collected edition, with an introduction by
Graham Greene* (1974).

London: Leopard, 1996 (7-10)

- Grene, Richard, ed. Graham Greene.
« *A Life in Letters* ». *Little Brown*, 2007.

- Sherry, Norman. « *The Life of Graham Greene* »,
vol. one 1904-1939. *Jonathan Cape*, 1989.

- Sinyard, Neil. *Graham Greene. « A Literary
Life. Palgrave »*. *Macmillan*, 2003.

- Watts, Cedric. « *A Preface to Greene* ».
Pearson Education Limited, 1997.

- West, W.J. « *The Quest for Graham Greene* ».
Weindenfeld and Nicolson, 1977.

GRAHAM GREENE

La Chaise vide

Chapitre 1.

Alice Lady Perriham avait surchargé son toast. La raison était qu'elle se sentait de très bonne humeur parce que le soleil d'hiver faisait pénétrer la lueur vive de ses rayons jaunes à travers la table du petit-déjeuner, et parce que tout le monde autour d'elle était heureux. Elle aimait que tout le monde soit heureux. « Riez et le monde rira avec vous », telle était sa devise préférée et elle ne se lassait jamais de se faire photographier dans des salles d'hôpital, entourée de malades montrant très clairement combien ils étaient heureux. Aussi, maintenant, bien chez elle, par une belle journée, dans une maison pleine d'invités, sans mari, et délicieusement consciente de ne pas faire plus

de trente-cinq ans, c'est avec une assurance toute téméraire qu'elle empilait de la marmelade sur son toast très fin. Et le toast, premier rebelle de ce jour prometteur se brisa à mi-chemin avant de parvenir à sa bouche.

« Bon Dieu! », dit Alice Lady Perriham, avec une certaine gêne. L'une des illusions qu'elle s'était faites au sujet des aristocrates, et non des moindres, lorsqu'elle les avait rejoints après son heureux veuvage, était de croire qu'ils juraient, qu'ils buvaient et qu'ils chassaient à courre. Quant à cette dernière caractéristique, elle ne parvenait pas à s'y résoudre à cause de « ces pauvres petits renards », mais elle avait adopté les deux premières très aisément et très naturellement.

Tout en se coupant une tranche de jambon sur le buffet derrière la chaise de Lady Perriham, Sir John Collis l'examina discrètement. Avant d'arriver hier soir, cela faisait cinq ans qu'il ne l'avait pas vue. Il avait passé une grande partie de ces années à voyager en Afrique et en Asie. Elle s'appelait alors Alice Joy et c'était l'une des actrices de revues les plus connues de l'après-guerre. Il l'avait vue, entre ses propres productions dans « Buzz-Fuzz », « High Cockalorum » et « Round New York ». Il n'avait pas été étonné de lire dans un vieil exemplaire du Times, à Joannesbourg, qu'elle avait épousé le fils aîné du vieux Lord Perriham. C'était une femme généreuse mais très prudente. Ce fut un heureux coup du sort lorsque le fils survécut à son père d'un quart d'heure - résultat d'une bataille entre la mort et l'oxygène et cela lui conféra la sécurité de devenir l'épouse d'un comte défunt.

Les autres, autour de la table du petit déjeuner, il les avait rencontrés à différents moments de la soirée d'hier. Il y avait Theodore Chubb, le petit grassouillet assis à la droite de Lady Perriham. Il commençait à perdre ses cheveux au sommet du crâne et il portait une cravate qui, malgré la saison semblait en pleine florai-

son. Près de lui se trouvait Sylvia que Lady Perriham avait présentée avec grandeur d'âme comme étant sa belle-fille, bien que Collis sût et que Lady Perriham sût qu'il savait, que son époux n'avait été marié qu'une fois. Sylvia avait quatorze ans, un corps bien charpenté qui venait contredire un visage au teint clair et intense. Ses cheveux blonds étaient lisses et ses yeux étaient insondables. Ce n'était pas là que résidait son éclat. A ses côtés se trouvait sa gouvernante, Miss Marlow, qui plut immédiatement à Collis. Elle n'était guère plus grande que Sylvia et ses yeux noirs exprimaient la sérénité. Collis n'avait aucun mal à imaginer que, quand Sylvia serait plus âgée, elle pourrait devenir une maîtresse passionnée, mais Mary Marlow, pensait-il, serait une maîtresse heureuse. Les hommes, et surtout les hommes nerveux et mal dans leur peau se tourneraient vers elle comme ils se seraient tournés vers la mer ou les forêts profondes. Il se demanda si son compagnon de table, séparé d'elle par une chaise vide, s'était déjà tourné vers elle. Il s'appelait Peter Merrick, pensait-il. Chacun des mouvements de sa fourchette trahissait son agitation et sa nervosité. Il était jeune et ne manquait pas de charme, mais c'était un homme qui serait bientôt un vieillard. Collis mit une dernière tranche de jambon dans son assiette et vint s'asseoir à la gauche de Lady Perriham. Il restait deux places encore vides à la table, une à sa droite, l'autre entre Merrick et Miss Marlow. L'une d'elle, pensa-t-il, devait être celle de Groves. Il ne l'avait jamais aimé et il ne l'aimait pas plus, alors qu'il ne l'avait pas vu depuis cinq ans. S'il avait su qu'il passerait la nuit au manoir, il ne serait pas venu. Selon lui, c'était une sinistre brute, fourbe et bourrue. La veille au soir, il avait relevé le score de Collis et de Chubb pendant qu'ils jouaient au billard et Collis avait vérifié instinctivement le décompte. Cela n'aurait rien rapporté à Groves de trouver une erreur, mais c'était le genre d'homme qui trichait

pour l'amour de la tricherie, instinctivement et sans honte.

« Richard est en retard, comme d'habitude », dit Lady Perriham. « C'est un fieffé paresseux et tu devrais bien t'occuper de lui, John. »

« Et lui apprendre les bonnes manières, je suppose », dit Collis en maugréant. « C'est curieux comme vous ne l'aimez pas, vous les hommes. D'ailleurs, même Théodore... » « Vive les gros », dit Theodore Chubb. « N'est-ce pas ce que César a dit dans une pièce de Shakespeare ou d'un autre ? C'est une allusion littéraire, Alice. Je peux me le permettre avec les meilleurs publics. Qui est l'autre retardataire ? »

« Oh, c'est le Père Valentine, il est adorable. C'est le prêtre du village, vous savez. Je l'invite pour le petit-déjeuner de temps en temps. C'est tellement féodal ! »

« Eh bien, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt ». Chubb souleva le couvercle d'un plat et en extirpa une nouvelle saucisse. « Des vers et des épitaphes » ajouta-t-il sans grande logique.

« Vous savez », dit Lady Perriham, « Je crois que je vais devenir catholique... »

« C'est dans *Scarlet woman* », continua Chubb.

« Si seulement je pouvais m'offrir une chapelle privée et un aumônier privé ! » En exil à Babylone », dit Chubb. « Dans un pays étranger ». Ses yeux se rétrécirent et devinrent légèrement humides. « Il vous faudrait confesser tous vos péchés, Alice », ajouta-t-il. Collis ressentit une certaine répulsion à l'égard du petit homme en face de lui. Sa cravate était florissante sans raison. Il n'était pas à sa place dans la bienfaisante ruée vers l'or du soleil, près des couverts d'argent, de la marmelade luisante et de l'odeur lointaine du café.

« On parie » dit Chubb, « pour savoir lequel des deux va arriver en premier, le Père Valentine ou l'ami Groves ? Vous pariez sur qui, Sir John ? »

« Trois contre un sur le Père Valentine », dit Collis.

« Je prends le pari », dit Lady Perriham », mais en shillings. Pas de gros paris chez moi. Mais je pense que vous êtes durs avec Richard. Je suppose que le pauvre garçon est fatigué ».

On entendit des bruits de pas dans l'entrée, venant du dehors et, au moment où la porte s'ouvrit, Collis vit qu'il avait gagné. Le Père s'approcha de la table, comme un petit pigeon sûr de lui. C'était ses yeux noirs et sa façon de lever les pieds en marchant qui faisaient penser à un pigeon. Il n'avait rien de la rondeur d'un pigeon. Il était mince; même ses cheveux autour de son crâne étaient clairsemés.

« Je vous prie de m'excuser, Lady Perriham », dit-il. Il picorait chaque mot avec toute la retenue d'un universitaire, comme un oiseau méticuleux faisant semblant de mépriser les graines qu'il mange. « J'ai fait un petit tour après la messe et je n'ai pas vu le temps passer. Je n'ai pas de montre. Je ne fais pas confiance aux montres ».

« Quel original vous faites, Père Valentine », dit Lady Perriham. « Vous connaissez tout le monde, je crois, sauf Sir John Collis ».

Le Père Valentine s'assit sur la chaise à droite de Collis. « J'ai toujours regretté, Sir John », dit-il, « de ne pas vous avoir vu jouer. En lisant un article sur vous dans le journal, j'ai parfois pensé que le Cardinal Manning avait peut-être eu tort d'interdire le théâtre au clergé ».

Malgré lui, Collis était ravi. La flatterie, quand elle s'exprimait aussi délibérément et posément que le faisait le Père Valentine semblait témoigner d'une sincérité désarmante. Il prit la décision de chercher à en savoir plus sur le Père Valentine. Le vieux prêtre, pensa-t-il avec une certaine ironie, saurait écouter. Aucune autre profession au monde ne semblait mieux convenir pour être à l'écoute des hommes.

« Vraiment », dit Lady Perriham, « je ne vais pas tarder à me mettre en colère contre

Richard ! »

« Peut-être », dit le Père Valentine, « ne fait-il pas confiance aux montres, lui non plus ? »

« Il reste le soleil », lança Chubb.

« Vous savez, c'est tout à fait extraordinaire ! » Collis était toujours prêt à parler boutique, « de pouvoir se repérer facilement dans le temps à une demi-heure près, par le soleil, sans montre ni boussole. Au cours du tournage d'un film, l'an dernier au Cap, je jouais le rôle d'un vieux loup de mer, j'ai appris un grand nombre des ficelles du métier dans ce domaine en étudiant le texte. J'ai bien peur d'avoir le complexe d'Othello le Maure.

« John, soyez un ange, -je ne veux pas alerter les domestiques- montez vite au premier et prenez une éponge pleine d'eau bien froide pour arroser la tête de Richard ».

« J'y vais », dit Peter Merrick, rompant le silence dans lequel il s'était enfermé. « Rien ne me ferait plus plaisir ». Il repoussa violemment sa chaise et se leva. Collis sut alors que ses suppositions étaient exactes. Peter Merrick et Mary Marlow étaient peut-être des amis ou des ennemis, mais certainement pas de simples connaissances. Merrick avait lancé un coup d'oeil de défi à la jeune fille en se levant et elle l'avait supplié sans un mot ni un seul regard. Il en était sûr à cause d'une certaine tension visible dans son corps, à cause d'un petit mouvement que faisait son doigt sur sa fourchette. Il l'observa avec une fascination toute professionnelle au moment où Merrick sortit de la pièce. C'était quelque chose dont la plupart des actrices ne pouvaient pas se rendre compte -qu'il était rare qu'un homme ou une femme laissât paraître ses émotions sur son visage ou dans sa voix après être sorti de scène, à moins d'être pris à l'improviste-. Il avait connu une actrice, dix ans auparavant, qui connaissait ce secret et qui était capable de reproduire l'émotion d'une main ou d'un pied... Elle était morte par hasard après avoir

eu un coup de froid.

« Quelqu'un a-t-il besoin de la voiture ce matin ? », demanda Lady Perriham, « Sinon... »

« Non », dit Sylvia. « Ils ont promis de venir voir mes lapins ».

« Il ne leur faut pas toute la journée pour voir tes lapins, ma chérie ».

« Je sais bien, mais après, Mary va faire une promenade en voiture avec moi ». « Mais, Sylvia... ». Il y avait une pointe d'agacement sous l'apparente douceur de sa voix. « Tu te souviens, pas plus tard qu'hier, tu avais dit que cela ne te gênerait pas si j'allais jouer au golf avec Mr. Merrick ce matin ».

« C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! » Les yeux bleus insondables de Sylvia se remplirent de larmes. « Oh ! Je serai bien contente quand tous ces gens-là seront partis ! Vous ne jouez plus avec moi maintenant. Vous êtes payée, oui, payée pour jouer avec moi », ajouta-t-elle d'un ton impérieux.

« Sylvia », dit Lady Perriham, « Montez dans votre chambre immédiatement ! »

Sylvia se leva en affectant un air digne. « Justement, c'est ce que je voulais, monter dans ma chambre ! » Elle sortit de la pièce au moment où Peter Merrick rentrait.

« Oh mon Dieu ! » dit Lady Perriham, « J'ai une sainte horreur d'être de mauvaise humeur quand il fait si beau. Les enfants sont terribles ! »

« C'est le péché originel, pas vrai, Père Valentine », dit Theodore Chubb. « Alors, Peter, et cette éponge ? »

« Impossible de rentrer ». Collis vit que le jeune homme était mal à l'aise. Il n'essaya pas de regagner sa place. « Il a verrouillé sa porte. Il n'a pas entendu ».

« Qu'il aille au diable ! », dit Lady Perriham. « Vous auriez dû crier ».

« C'est ce que j'ai fait », répliqua Merrick. « Je l'ai appelé plusieurs fois et j'ai frappé à sa porte. Il doit y avoir quelque chose ».

« Pures billevesées ! Richard allait parfaitement

bien hier soir. Je suppose que le malheureux était fatigué. Tu lui a fait faire une promenade éreintante, Mary ».

Collis était intrigué. D'abord, Merrick était une vraie boule de nerfs, mais il n'arrivait pas à comprendre, non plus, pourquoi le fait que l'on n'arrivait pas à réveiller Groves puisse provoquer chez Mary un sentiment de peur, cela ne faisait aucun doute.

Tout à coup, la gouvernante posa ses couverts et dit d'une voix éteinte :

« Mais non, c'est impossible, il ne s'est rien passé ».

« Mais qu'y-a-t-il ? » demanda Lady Perriham.

« Vous êtes de vrais gamins, tous les deux. Bien sûr qu'il ne s'est rien passé. Qu'est-ce qui aurait bien pu se passer ? Theodore, filez là-haut et faites un tapage de tous les diables, faites sortir ce bougre d'homme de son lit ! ».

Theodore haussa les épaules. « Je regrette cette éponge », dit-il en quittant la pièce. Merrick et Miss Marlow avaient dû communiquer leur nervosité aux autres dans la pièce -ou bien c'était uniquement la crise de Sylvia qui créait cette sensation orageuse, même sous la douce atmosphère dorée de ce bel hiver. Quelle qu'en fût la raison, la conversation se ralentit. Le père Valentine opéra une brèche dans un oeuf à la coque à l'aide de curieux petits coups de cuillère, comme s'il faisait des expériences sur un aliment inconnu. Dans un accès d'énergie spasmodique, Lady Perriham remplit deux tasses de café, mais personne ne dit mot. Peter Merrick avait lentement regagné sa place et s'était rassisi, les yeux fixés sur son assiette. Finement filtré dans l'air, un léger bruit de coups à la porte se fit entendre. Après avoir parcouru le couloir et descendu les escaliers, ce bruit semblait trop faible pour pouvoir sortir de son sommeil un homme profondément endormi. Alors, une petite voix appela une fois, deux fois, trois fois.

« Qu'il aille au diable ! » dit Lady Perriham

d'une voix saccadée. « Maintenant, vous pouvez lui apprendre les bonnes manières, John, si vous voulez. Vous pouvez lui faire tout ce qui vous passe par la tête ». Elle parlait de plus en plus vite et d'un air de plus en plus détaché. « Vous avez carte blanche », dit-elle. « Si cela continue, je n'aurai plus un seul domestique, à force de les laisser attendre pour des servir. Oh mon Dieu, la jeunesse de maintenant ! »

Chubb entra. Il se passait la main sur le crâne et avait l'air intrigué.

« Rien à faire pour qu'il entende », dit-il. « Je suppose qu'il est bien dans cette satanée chambre. Ne devrais-je pas aller faire un tour le long de la bordure de plantes herbacées pour voir s'il n'est pas tombé par la fenêtre ? »

« Si vous voulez savoir ce que je pense », dit le Père Valentine, posant sa petite cuillère et pliant sa serviette, « nous devrions casser sa porte ».

« Casser sa porte ! » La voix de Lady Perriham était incrédule. « Mais on ne peut pas faire une chose pareille ! Casser la porte d'un invité, chez moi ! C'est si ridicule ! Nous aurions l'air de parfaits idiots ! »

« Je suis d'accord avec le Père Valentine », dit Collis. « Il est peut-être malade ? »

« Mais il allait parfaitement bien hier soir ! » répliqua Lady Perriham. « C'est si ridicule ! Si mélodramatique ! Il a dû sortir faire un petit tour et fermer la porte de sa chambre derrière lui ».

« Non », dit Chubb, « la clef est dans la serrure de l'autre côté de la porte. J'ai essayé de jeter un coup d'oeil par le trou de la serrure ».

Collis se leva. Comme l'avait dit Lady Perriham, il se sentait ridicule et mélodramatique, mais il savait qu'il fallait forcer cette porte. « Il le faut, Alice », dit-il, « c'est ennuyant, mais il doit y avoir quelque chose. Le bonhomme a dû s'évanouir ? »

Soudain, d'une façon surprenante, Lady Perriham piqua une colère. « Nous ne sommes

pas sur les planches, John », lui lança-t-elle. « Ni sur un plateau de cinéma. Mais faites donc ce que vous voulez. Vous allez passer pour un idiot au yeux des domestiques avec vos trucages cinématographiques ».

« Le monde entier est une scène », murmura Chubb, s'attendant à des applaudissements.

Lady Perriham fut la première à quitter la pièce et ils suivirent tous, sauf Merrick qui resta, les yeux tristement fixés sur son assiette vide. Ils montèrent de hautes marches jusqu'au second, dans un escalier avec des balustrades sculptées représentant des petits garçons nus, potelés, de grosses grappes de raisin qui se moquaient du soleil hivernal et de lourdes draperies anglaises qui couvraient les fenêtres de l'entrée. Alors le soleil se fraya un long passage en passant par une fenêtre au bout de la pièce et les grains de poussière qui dansaient dans les rayons étaient comme des petits piliers de fumée. Ils s'arrêtèrent devant l'une des deux portes. Lady Perriham se mit d'un côté.

« Allez-y ! John, faites de votre mieux, que diantre, » dit-elle.

Une bonne sortit de la chambre de Collis un peu plus loin dans le couloir et observa la scène, balai en main. Collis se sentit très théâtral en plaquant son épaule contre la porte - sensation qu'il n'avait jamais éprouvée sur scène.

« Dites donc... » Chubb murmura d'une voix un peu moite à son oreille, « Nous serons dans un sacré pétrin si nous le trouvons au lit avec une des bonnes d'Alice ». Collis se recula de quelques pieds et se lança sur la porte en donnant un coup d'épaule. La porte grinça, le bois se détendit et le petit groupe à l'extérieur de la porte se mit à écouter avec la plus grande attention, craignant à moitié d'entendre un grognement endormi en provenance du lit, espérant tous maintenant que Groves était malade et que cet assaut contre sa porte était

justifié. On entendit un soupir de reconnaissance quand aucune réponse ne leur parvint. Six fois, la porte résista à l'attaque de Collis, mais à la septième, à laquelle Theodore prêta son corps grassouillet, elle céda et les deux hommes tombèrent dans la chambre.

Richard Groves était étendu sur le lit, sans montrer aucun signe de reconnaissance de leur entrée. Il avait repoussé les draps et l'un de ses bras recouvert de gros poils noirs autour du poignet pendait en dehors du lit. On aurait pu le croire endormi si ses jambes n'avaient pas été repliées comme s'il avait fait un effort pour se lever.

« Reculez-vous, Alice ! » cria Collis. Et il s'avança vers le lit en regardant, fasciné, le sang marron congelé. Dans la poitrine de Groves, formant un angle inhabituel, était planté le couteau qui l'avait tué. Personne ne parla après le cri de Collis adressé à Lady Perriham. C'était si irréel de se trouver là, devant un homme assassiné. « C'est un suicide » dit enfin Chubb, essayant de détourner son visage de la vérité trop évidente, et Collis fit non de la tête. C'est le Père Valentine qui les fit sortir de leur transe. Il se fraya un chemin au milieu d'eux et se jeta à genoux près du lit. Ils virent que ses lèvres formulaient une prière.

« Trop tard pour l'absolution maintenant », murmura Collis en lui-même, mais le prêtre l'entendit et se retourna en le regardant de ses yeux d'un noir profond et sans expression. « Est-ce que vous êtes capable de dire où se trouve son esprit ? » Il s'agenouilla près du corps, faisant un rempart entre ce corps et ceux qui l'avaient découvert, comme s'il protégeait le mort d'un autre crime. C'est lui qui posa sa main sur le cœur de Groves et qui dit ce qu'ils savaient tous : « Il est mort ». Il fit mine d'enlever le couteau de la poitrine, mais Collis l'arrêta : « Il faut laisser cela à la police », dit-il. Sur le pas de la porte, Lady Perriham

poussait de petits sanglots hystériques. Mary Marlow était partie.

Pendant un instant, Collis eut l'impression de rester immobile dans le temps. Même les grains de poussière qui auraient dû bouger sous la lumière du soleil étaient aussi figés que le cœur du mort. Il n'avait pas entendu entrer Sylvia, sinon il l'aurait empêchée de s'approcher du lit, mais la question qu'elle posa avec la jubilation morbide d'un enfant devant l'horreur : « Il est vraiment mort ? » lui fit rejoindre un monde qui, après tout, était bien réel. Dans lequel il y avait des oeufs et du bacon, du café, la police et des téléphones. « Vous n'avez rien à faire ici », dit-il. « Mais je voulais voir ! » dit-elle, en guise de protestation. « Comment le meurtrier est-il entré ? » Collis n'y avait pas pensé, mais la réponse était claire. Tous les regards se tournèrent vers la fenêtre qui était grand ouverte sur le soleil et qui encadrait l'unique pin sur la pelouse. « Emmenez-la ! » dit-il au Père Valentine. « Je vais téléphoner à la police »...

Traduction de François GALLIX.

Note Page 1 : Le premier chapitre de « The empty Chair » a été publié en anglais pour la première fois, le 12 décembre 2008, dans une double page du Times, sans donner le nom de l'auteur (révélé seulement la semaine suivante) ; en demandant aux lecteurs de jouer le rôle de détectives littéraires.

Ce premier chapitre a également été publié dans the Strand Magazine, XXVIII 2009.

Voir aussi sur Internet :

Un roman inconnu de Graham Greene ».

Entretien de François GALLIX

avec Isabelle VIEVILLE DEGEORGES.

Blog de la Revue Littéraire.